

PAVAN K. VARMA

Les Falaises
de Wangsisina

roman traduit de l'anglais (Inde)
par Sophie Bastide-Foltz

ACTES SUD

Tous les vers et citations figurant dans le roman ont été traduits de l'anglais par la traductrice.

*En hommage à la montagnaise splen-
deur du royaume du Bhoutan
Qui a bien voulu accorder à notre
famille la bénédiction d'accueillir
d'abord Shivani, puis Siddhartha,
D'assister au retour d'Aaron sain et sauf
Et de nous faire présent de Mira Priya.*

Jit, jit umar gawayeen, hun tu haar
fakira
Jitte da mul adh kasira, hare da mul
heera

*Une vie gâchée à essayer de gagner
À présent perdre, ô fakir,
Un demi-grain, le gain du vainqueur
Un diamant l'art de perdre*

BULLEH SHAH

J'aurais dû aller chez le médecin ce jour-là, mais je ne l'ai pas fait, parce que, comme toujours, je manquais de temps; et pour ne rien arranger, j'étais dans l'incapacité de me concentrer sur quoi que ce soit car je n'arrêtais pas de penser à la manière dont Tanu, ma femme, avait pris congé d'Adi la veille au soir. L'esprit est un animal dangereux. On croit en avoir le contrôle, mais non, pas du tout. C'est quelque chose de flou au début, une pensée qui commence à vous trotter dans la tête. Puis elle s'empare de vous, et vous avez beau vaquer à vos tâches quotidiennes, elle ne vous lâche plus de la journée.

De la terrasse située sur le toit de l'hôtel Taj Mansingh, New Delhi offre un tableau d'une grande luxuriance. Des arbres, à perte de vue, comme une tache de vert, jetée là par un peintre amateur; mais tapis en dessous se trouvent les boulevards de béton encombrés de voitures, de deux-roues et de bus, susceptibles d'être immobilisés dans leur file chaque fois qu'un super-VIP a besoin de passer. C'est ce qui m'est arrivé ce soir-là. J'étais en retard pour la réception qu'Advaita – ou Adi comme tout le monde l'appelait – avait organisée; la seconde en deux jours. La veille, c'était chez lui. Celle de ce soir-là, qui se déroulait

au Taj, était plus officielle. La journée au cabinet avait été éprouvante, chargée de réunions avec des clients qui me demandaient quand ils allaient gagner leur procès, quelle était la loi applicable, et si Adi serait bien là pour les représenter. Il n'y avait pas de réponse qui se tienne à la première question : comment savoir, en Inde, quand une affaire sera réglée ? Et quel avocat se risquerait à en pronostiquer l'issue à son client ? Expliquer la loi exigeait de la patience, mais c'était gérable. Le problème, c'était la référence à Adi.

La réception se déroulait au bord de la piscine. Je n'étais qu'à cinq minutes de l'hôtel lorsqu'une jeep de la police se mit soudain en travers de la route pour bloquer la circulation et que des policiers en descendirent pour tendre une corde en travers de la rue. Je n'étais qu'à quelques secondes seulement de la voiture qui avait pu passer. Zut zut, zut et zut ! J'eus aussitôt le réflexe de tourner la tête pour voir si je pourrais rebrousser chemin ou prendre une rue adjacente, mais c'était impossible. J'étais cerné par une nuée de voitures, de scooters, de motos et autres autorickshaws. C'était l'anarchie : personne ne semblait accepter d'attendre sagement dans sa file ; chacun voulait être le premier à repartir dès que le cordon serait levé. J'étais tout près de ma destination mais je ne savais absolument pas quand je l'atteindrais.

Un certain mystère plane au-dessus des déplacements des super-VIP. S'il s'agit du Premier ministre ou du président, le mystère s'éclaircit un peu. Des policiers en armes sont postés le long du parcours, tous les deux cents mètres environ assez longtemps à l'avance, et l'attente est réduite. Le cauchemar, ce sont les super-VIP sans visage, souvent venus de

l'étranger. Les flics ne vous disent pas pourquoi ni pour qui vous êtes bloqué. La mine sévère, tout pleins de leur importance, ils vous regardent d'un air stoïque, exaspérant. "*Route laga hai saheb* – La route est bloquée", est leur réponse – s'ils daignent répondre – à vos questions. Mon chauffeur, qui était philosophe, s'enfonça dans son siège, acceptant son sort, ou, plus précisément le mien. Mais j'étais tendu, oppressé. Prisonnier dans mon espace climatisé, coincé, impuissant. Autour de moi, ce n'était qu'accélération, coups de klaxon, pots d'échappement crachant de la fumée, un fleuve de métal déchaîné immobilisé contre son gré.

Je fus pris soudain d'une douleur familière quelque part dans le ventre. L'espace de quelques secondes seulement, mais qui me fit transpirer. Rien de plus qu'un élancement, jusqu'à tout récemment, mais là, ce fut comme si une main me vidait les intestins. Un ulcère, peut-être. J'aurais dû consulter depuis longtemps. Je n'en avais pas encore trouvé le temps. Il faut dire que la douleur était insoutenable, mais seulement tant qu'elle était là. Une scie électrique à l'œuvre quelque part dans le dos à la hauteur de la taille. Puis juste au moment où je pensais m'évanouir, elle cessait. Sans se remanifester pendant des heures, parfois même des jours. Si bien que je reportais ma visite chez le médecin, espérant que la douleur disparaîtrait. Et, bien sûr, je n'en avais jamais le temps.

Le cortège de super-VIP apparut, puis disparut dans un flou de gyrophares, laissant le chaos et des jurons dans son sillage. Les policiers s'étaient, comme d'habitude, aussitôt volatilisés. C'était chacun pour soi, à présent. J'avais plus d'une demi-heure de retard. La réception devait battre son plein. S'y montreraient

les riches et les puissants. Ceux qui marchaient sur les pieds des autres et ceux qui se laissaient marcher sur les pieds, ceux qui étaient pleins d'assurance et ceux qui en manquaient. Les flagorneurs et les flagornés. Toutes les catégories de l'élite incestueuse de Delhi, tenant dans leurs mains un trébuchet, cette balance omniprésente qui permettait de jauger la place de chacun dans l'ascenseur social menant au pouvoir. Qui grimpait, qui descendait, qui était plombé, qui stagnait, qui s'accrochait, qui ne savait pas encore qu'il était tombé. Tel était le substrat occulte et manifeste de ces mondanités. Les gens vous parlaient mais cherchaient à capter le regard de quelqu'un de plus important par-dessus votre épaule. D'un côté on s'envoyait des baisers, on s'étreignait, de l'autre on traitait impitoyablement des affaires. Les puissants étaient assaillis d'*admirateurs* mais délaissés dès qu'ils chancelaient sur leur perchoir. Le tout était d'avoir du flair, savoir d'instinct qui comptait, qui ne comptait pas. Chacun était porteur d'une étiquette invisible. Il part en retraite dans trois mois. Celui-là est proche du 10 Janpath¹. Elle porte de magnifiques diamants, mais les affaires de son mari ne sont pas brillantes. Il va être muté. Il ne va pas être promu. C'est un bon rédacteur en chef, mais ses patrons ne sont pas satisfaits. Les écrivains et les artistes *célèbres* servaient de trophées. Personne ne lisait vraiment leurs écrits ou ne comprenait ce qu'ils peignaient. Mais ils faisaient partie du décor, un peu comme des affiches lumineuses dans l'ascenseur social, utiles tant qu'ils étaient là, mais vite oubliés s'ils ne l'étaient pas.

1. Résidence officielle de Sonia Gandhi. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Certes, Adi, était au-dessus de la mêlée ; il acceptait nonchalamment les hommages, avec ce petit sourire qu'il affichait en toutes circonstances, et la suffisance propre à ceux qui sont persuadés que tout leur est dû et qu'il en serait toujours ainsi. Et quelque part à proximité, il y aurait Tanu.

Les gens restent conformes à ce qu'ils sont en naissant. Rien ne change. Depuis notre façon de brailler à la naissance jusqu'à notre manière d'affronter la mort, ce sont les mêmes traits de caractère qui nous définissent. Ils peuvent être plus ou moins accentués selon les circonstances, c'est tout. Les marqueurs de notre personnalité sont gravés dans le marbre, profondément ancrés en nous ; et cela quelles que soient les contraintes du monde extérieur. Une personne dotée d'un tempérament joyeux est née ainsi ; un grognon l'était déjà dans le ventre de sa mère, un sot aussi. La vénalité, la noblesse, le courage, la couardise, la tromperie, l'obséquiosité, le zèle, l'inconstance sont autant de qualités ou de défauts que nous avons en nous, prêts à éclore à la moindre occasion. Les astres se sont configurés à notre insu, quelque part dans les entrailles de l'univers, pour faire de nous ce que nous sommes ; les lignes inscrites dans la paume de nos mains étaient là, avant même que nous puissions les ouvrir.

Adi était né avec un talent consommé de trapéziste dans le cirque social de Delhi. Il voltigeait tout là-haut, dans la canopée très fermée des riches et des puissants, sûr de son perchoir, tenant fermement la barre, se recevant toujours parfaitement bien chez ceux qui comptaient. Ses parents étaient riches et puissants. Haut fonctionnaire, son père avait hérité d'une fortune qui s'était multipliée au fil des ans ; sa mère était

la fille de l'un des entrepreneurs qui avaient bâti New Delhi. Il avait fréquenté les meilleures écoles, été capitaine de l'équipe universitaire de cricket et choisi la profession d'avocat à défaut de savoir quoi faire de sa vie. Le cœur n'y était pas vraiment, mais les dossiers commencèrent à affluer rien que parce que les gens qui comptaient savaient qui étaient ses parents. Lorsque je l'ai rejoint, il était déjà la nouvelle étoile montante au firmament du barreau de Delhi.

Le cabinet marchait bien grâce à son réseau relationnel, mais c'était moi qui assurais le gros du travail. Du moins était-ce la perception que j'en avais. Il passait de longues heures au club à faire du plat aux clients; je passais de longues heures à mon bureau, à défendre leurs intérêts. C'était une juste répartition des tâches à plusieurs titres, un fidèle reflet des réalités de la vie. J'avais onze ans quand mon père est mort; ma mère, devenue veuve alors qu'elle n'avait pas encore quarante ans, n'avait vécu que pour me voir réussir à l'école puis à l'université et elle était morte juste avant que je ne sois diplômé. J'ai toujours obtenu des meilleures notes qu'Adi; c'est comme ça que nous avons fait connaissance. Il avait besoin d'un coup de main pour les examens. Ce fut une amitié durable, lui marchant dans la lumière, moi le suivant, un pas en arrière, toujours un peu dans l'ombre.

Rien que de très banal dans ce que je suis en train de raconter. Ce sont les écrivains qui introduisent le mystère dans un récit. Pour l'essentiel, la vie se déroule suivant des schémas terriblement prévisibles, avec des hauts et des bas familiers, un scénario connu. La créativité a ses limites; on a constamment des impressions de déjà-vu, car tout ce qui nous arrive

s'est déjà produit cent millions de fois auparavant. Sauf que nos histoires nous paraissent originales. Ce n'est qu'illusion. Et source de souffrance, parce que nous avons le sentiment d'être les seuls à être éprouvés. À dire le vrai, je suis incapable d'inventer des histoires. Et la vérité n'a rien d'original. Tanu connaissait Adi de longue date, depuis l'université. Mais son appartenance à la haute société excluait la jeune fille de son cercle d'amis. Le jour vint où, bien qu'il soit sorti avec de nombreuses filles, il épousa quelqu'un de son milieu, juste un peu plus riche. Tanu m'épousa et notre mariage semblait tenir cahin-caha. Les choses se dégradèrent un peu avec le temps, mais rien de dramatique. Nous voulions un enfant, qui ne vint pas. Rien ne clochait, chez aucun de nous, selon le médecin. J'avais besoin de me détendre, elle aussi. Pendant ce temps, Adi eut un enfant, un fils, puis sa femme et lui se séparèrent. Elle avait pris son fils avec elle, si bien que maintenant il était de nouveau seul, célibataire, redevenu un très beau parti.

Tout cela n'était donc pas très compliqué, sauf qu'il arrive que la vie se complique. On croit savoir où l'on veut aller, et puis un coude inattendu, sur un fleuve qu'on croyait tranquille, et nous voilà en train de dériver dans une autre direction, sans qu'on puisse faire quoi que ce soit. Les profondeurs remplacent les hauts fonds avant même qu'on s'en soit rendu compte ; et en un rien de temps, nous voilà en train de nous débattre pour éviter la noyade.

J'ai aimé travailler pour Advaita. Mon optimisme et ma bonne volonté du début étaient comme l'éphémère printemps de Delhi, plein d'espoir que la suite soit au diapason de l'explosion de fleurs de toutes les couleurs qui le caractérise. C'était mon premier job,